



Publié sur *La Vie des Classiques* (<https://96.ip-213-32-20.eu>)

[Accueil](#) > Anthologie de Noël - L'ascension du mont Ventoux par Pétrarque



ANTHOLOGIE DE NOËL - L'ASCENSION DU MONT VENTOUX PAR PÉTRARQUE

19 Décembre 2017

Aujourd'hui, *La Vie des Classiques* vous offre un extrait de chacune des quatre [Bibliothèques idéales](#) parues aux éditions Les Belles Lettres.

Parmi les nombreux livres qui trônaient dans sa bibliothèque, Pétrarque était particulièrement fier d'un manuscrit complet des « lettres familières » de Cicéron. Enthousiasmé par la simplicité et l'efficacité de son écriture, il chercha constamment à l'imiter en écrivant lui-même tout au long de sa vie les lettres « familières », puis « de la vieillesse ». Le grand art de Cicéron était d'évoquer pour un ami les moments les plus simples de la vie quotidienne, en abandonnant la pompe des discours officiels, dont il était le spécialiste incontesté. C'est donc une démonstration de style fluide et spontané — en apparence, bien sûr. Quel meilleur thème choisir pour un tel exercice que le récit d'une promenade touristique ? Pétrarque a fait l'excursion du mont Ventoux en 1336 en compagnie de son frère. La lettre, adressée à son confesseur, a vraisemblablement été rédigée une quinzaine d'années plus tard, alors que son auteur était triomphalement rentré à Rome.

L'ascension du mont Ventoux

À Dionigi di Borgo San Sepolcro, de l'ordre de Saint-Augustin, professeur d'Écriture sainte, au sujet de ses propres soucis. Poussé seulement par le désir de visiter un lieu renommé pour son altitude, j'ai fait aujourd'hui l'ascension de la plus haute montagne de la région, que l'on appelle avec raison le Mont Ventoux. C'était une excursion à laquelle je pensais depuis de nombreuses années, car, comme tu le sais, j'ai habité depuis mon enfance en ces lieux, de par les vicissitudes imposées par le destin. J'ai presque toujours devant les yeux cette montagne, que l'on peut apercevoir de loin à la ronde. Me prit enfin le désir de faire ce à quoi je pensais chaque jour, surtout après avoir relu la veille dans l'*Histoire romaine* de Tite Live, un passage sur lequel je tombai par hasard, où il est dit que le roi de Macédoine, Philippe, celui qui fit la guerre au peuple romain, escalada l'Hémus, une montagne de Thessalie, du sommet de laquelle il avait cru, conformément à la rumeur, qu'on pouvait apercevoir les deux mers, l'Adriatique et le Pont-Euxin ; à tort ou à raison, je ne saurais le dire, car cette montagne est bien éloignée de notre coin de terre et les divergences d'opinion entre les auteurs rendent la chose douteuse. Pour ne pas tous les passer en revue, sache que le géographe Pomponius Méla rapporte sans hésiter que c'est la vérité. Tite Live pense que c'est une fausse rumeur. Quant à moi, si je pouvais tenter aussi facilement l'ascension de cette montagne que de celle-ci, il y a longtemps que j'aurais tranché la question.

Cependant, pour mettre de côté cette montagne et en venir à celle qui nous intéresse, ce qu'on ne reproche pas à un vieux roi, m'a semblé excusable chez un jeune particulier. Mais lorsque je pensais au choix d'un compagnon, c'est étonnant à dire, mais presque personne de mes amis ne me semblait convenir parfaitement : tant est rare, même entre personnes qui se chérissent, la parfaite identité de volonté et de manières.

Celui-ci me semblait trop indolent, celui-là trop entreprenant, l'un trop lent, l'autre trop rapide, celui-ci trop triste, cet autre trop joyeux. Enfin l'un trop étourdi, l'autre trop prudent à mon goût. Je craignais le silence de celui-ci, la volubilité de celui-là, la pesanteur et l'embonpoint de l'un, la maigreur et la faiblesse de l'autre. De l'un me détournait la froide indifférence, de l'autre la bouillante activité. Tous ces travers, même pénibles, s'endurent à la maison — car l'affection endure tout et l'amitié ne refuse aucun fardeau — mais ils deviennent plus pénibles en voyage.

C'est pourquoi mon esprit exigeant et avide d'honnête plaisir, regardait autour de lui, pesait tout sans porter offense à l'amitié, et réprouvait en silence tout ce qu'il prévoyait devoir gêner son projet d'excursion. Qu'en penses-tu ? Je me tourne enfin vers l'aide que je pouvais recevoir à la maison, et fais part de la situation à mon frère unique, mon cadet, que tu connais fort bien. Il ne pouvait rien entendre de plus agréable, tout charmé qu'il était de me tenir lieu d'ami en même temps que de frère.

[Les péripéties du voyage]

Au jour dit, nous quittâmes la maison et atteignîmes Malaucène en soirée. C'est un endroit situé au pied de la montagne, du côté nord. Nous y étant arrêtés une journée, c'est aujourd'hui enfin qu'avec chacun un serviteur nous avons commencé, non sans d'énormes difficultés, l'ascension de la montagne : c'est en effet une masse rocheuse très escarpée et presque inaccessible. Mais, comme l'a dit si bien le poète :

Un travail acharné vient à bout de tout.

La longueur du jour, la douceur de l'air, notre détermination, la vigueur et la souplesse de nos corps et d'autres conditions du même genre, favorisaient notre marche. Seule la nature du lieu nous faisait obstacle. Nous rencontrâmes dans une petite vallée de la montagne un berger avancé en âge, qui s'efforça avec force paroles de nous détourner de notre escalade, nous disant que, cinquante ans auparavant, pris de la même ardeur juvénile, il était monté jusqu'au sommet, et n'en avait rapporté que regret et fatigue, le corps et les vêtements déchirés par les rochers et les ronces, et que jamais, soit avant soit après, il n'avait entendu dire que d'autres eussent osé une semblable aventure. Pendant qu'il s'époumonait, en nous — car les jeunes gens restent insensibles à tout conseil — la dissuasion du vieillard intensifiait le désir. C'est pourquoi, lorsqu'il s'aperçut que ses efforts ne serviraient à rien, il s'avança un peu entre les rochers et nous montra du doigt un sentier escarpé, tout en nous adressant de nombreux conseils et nous les répétant quand déjà nous étions loin de lui. Après lui avoir laissé vêtements et autres objets qui auraient pu nous embarrasser, nous ne pensons plus qu'à l'escalade et continuons tout gaillards notre montée.

Mais, comme c'est presque toujours le cas, à l'effort énorme que nous avons fourni succéda rapidement la fatigue. Nous nous arrêtâmes sur un rocher non loin de là. Puis, après nous être remis en marche, nous avançons, mais plus lentement. Moi, surtout, je suivais le sentier de montagne d'un pas plus mesuré, tandis que mon frère, empruntant un raccourci qui suivait la crête, montait toujours plus haut. Moi, qui avais moins d'énergie, je suivais les déclivités et, à mon frère qui m'appelait et me montrait la route directe, je répondais que j'espérais trouver de l'autre côté un accès plus facile et que je ne redoutais pas de faire un

plus long parcours pour avancer de façon plus régulière.

C'est de cette excuse que je couvrais ma paresse, et tandis que mes autres compagnons étaient déjà rendus bien haut, j'errais dans les vallées. Nulle part ailleurs ne se présentait un accès plus facile, mais la route devenait plus longue et mon effort inutile me fatiguait. Cependant, tout à fait ennuyé et regrettant les détours où je m'embarrassais, je me décidai à me diriger directement vers le sommet et lorsque, épuisé et à bout de souffle, j'eus rejoint mon frère qui m'attendait et avait refait ses forces en s'étendant un long moment, nous avançâmes quelque temps du même pas.

À peine avions-nous laissé cette colline, qu'oubliant les détours que je venais de faire, je recommence à parcourir les endroits les moins escarpés et, en arpentant les vallées à la recherche de chemins plus longs mais plus faciles, je retombe dans de graves ennuis. Je cherchais à différer la fatigue de l'escalade, mais la nature ne le cède pas à l'ingéniosité humaine, et il ne peut arriver qu'un corps atteigne les hauteurs en descendant. Bref, non sans provoquer les rires de mon frère, voilà ce qui, à mon grand dépit, m'est arrivé trois fois et même davantage en l'espace de quelques heures.

[Méditation morale et religieuse]

C'est ainsi que, plein de déception, je m'assis dans une vallée. Et là, l'agilité de la pensée me faisant passer des choses matérielles aux spirituelles, je me tenais à moi-même les propos suivants ou d'autres de la sorte : « Ce dont tu as fait tant de fois l'expérience aujourd'hui en escaladant cette montagne, sache que cela arrive à toi et à beaucoup de gens dans leur montée vers la vie bienheureuse. Mais la raison pour laquelle les hommes ne s'en aperçoivent pas aussi facilement, c'est que les mouvements du corps sont visibles, ceux de l'âme invisibles et cachés.

La vie, que nous appelons bienheureuse, est située dans un lieu élevé, et le chemin qui nous y conduit est étroit, comme on dit. Beaucoup de collines y pointent çà et là, et il nous faut marcher d'un noble pas de vertu en vertu. Au sommet se trouve la fin de tout et le terme de la route, but de notre voyage. Tous, nous voulons y parvenir, mais, comme le dit Ovide :

Vouloir est peu. Pour arriver au but, il faut que tu le désires.

Toi, sans aucun doute — si à ce sujet tu ne t'abuses pas comme en bien d'autres —, non seulement tu le veux, mais tu le désires même fortement. Qu'est-ce donc qui te retient ? Rien d'autre évidemment, sinon le chemin qui emprunte les plaisirs terrestres et bas, chemin plus uni et, à première vue, plus facile. Cependant, lorsque tu auras beaucoup erré çà et là, il te faudra monter vers le sommet de la vie bienheureuse elle-même sous le poids d'un effort que tu auras différé malencontreusement, ou tomber à cause de ton indolence dans les vallées de tes péchés. Et si — Dieu me préserve de ce présage ! — les ténèbres et l'ombre de la mort t'y trouvent, il te faudra passer une nuit éternelle dans des tourments continuels ! »

Chose à peine croyable, ces pensées stimulèrent mon esprit et mon corps à accomplir le reste du chemin. Ah ! puissé-je faire avec mon âme ce voyage auquel j'aspire nuit et jour, tout comme j'ai fait avec mes pieds le voyage d'aujourd'hui, après avoir enfin triomphé des difficultés ! Et je ne sais si le voyage que l'âme agile et immortelle peut faire en un seul coup d'oeil, sans changer de lieu, doit être beaucoup plus facile que celui qui doit être accompli dans une longue période de temps par le corps mortel, périssable et qui ploie sous le lourd fardeau de ses membres.

[Nostalgie de l'Italie et bilan de sa vie]

Il y a un sommet plus haut que tous les autres, que les montagnards appellent « Le Fils ». Pourquoi, je l'ignore, sauf que je pense qu'on l'appelle ainsi par antiphrase, comme on le fait parfois. Il me semble en effet le père de toutes les montagnes du voisinage. Sur son sommet, il y a une petite surface plane, c'est là qu'enfin nous nous assîmes, épuisés de fatigue. Et puisque tu as entendu les pensées qui me montaient à l'esprit pendant mon ascension, écoutes-en d'autres, cher père, et consacre une seule heure à lire mon aventure d'un seul jour. Frappé par la légèreté du panorama, je demeurai d'abord comme interdit. Je regarde autour de moi. J'avais les nuages à mes pieds. C'est maintenant que me semble moins incroyable ce que j'avais lu et entendu dire de l'Athos et de l'Olympe, quand je le vois sur une montagne de moindre renommée.

Je porte ensuite mon regard vers l'Italie, où penche davantage mon cœur. Les Alpes elles-mêmes, toutes gelées et couvertes de neige, que le cruel ennemi du nom romain a autrefois traversées en brisant les rochers avec du vinaigre, si nous devons en croire la tradition, me semblèrent près de moi, bien qu'elles soient à une grande distance d'ici. Je soupirai, je l'avoue, après le ciel d'Italie plus visible à mon esprit qu'à mes yeux, et s'empara de moi le désir brûlant de revoir mon ami et ma patrie, tout en me reprochant dans un cas comme dans l'autre une faiblesse indigne encore d'un homme. Toutefois, dans les deux cas, je ne manquais pas d'excuses que me fournissaient des témoins autorisés. De nouvelles pensées s'emparèrent de mon esprit et, des lieux, il se transporta dans le temps. Je me disais en effet à moi-même : « Il y a dix ans aujourd'hui que tu as quitté Bologne, après avoir abandonné tes études de jeunesse ! Ô dieu immortel, ô sagesse immuable, que de nombreux et importants changements sont survenus en toi pendant ce temps ! Je saute une foule de détails, car je n'ai pas encore atteint le port, pour pouvoir me souvenir en toute tranquillité des tempêtes passées.

Viendra peut-être un temps où je pourrai repasser toutes mes actions dans l'ordre où elles se sont accomplies, après avoir dit ces paroles de ton cher Augustin : "Je veux reporter ma pensée vers mes turpitudes de jadis, vers les charnelles corruptions de mon âme. Non que je les aime, mais afin de t'aimer, mon Dieu !" Il y a encore en moi beaucoup d'incertitude et j'en suis tourmenté. Ce que j'avais coutume d'aimer, je ne l'aime plus.

Je mens : je l'aime, mais avec moins d'ardeur. Voici que je mens encore : je l'aime, mais avec plus de retenue, avec plus de tristesse. J'ai enfin dit la vérité. C'est ainsi, j'aime, mais ce que j'aimerais ne pas aimer, ce que je désirerais détester. J'aime cependant, mais malgré moi, mais de force, mais dans la tristesse et dans les larmes. Et en moi, malheureux que je suis, je fais l'expérience de ce vers fameux :

Je haïrai, si je le puis, sinon j'aimerai malgré moi.

Trois ans ne sont pas encore passés depuis que cette volonté perverse et mauvaise, qui me possédait totalement et régnait totalement dans l'intimité de mon cœur, en a rencontré une autre qui lui est rebelle et lui résiste. Entre elles, depuis un bon moment, a lieu dans l'arène de mes pensées une lutte pénible et à l'issue encore aujourd'hui incertaine, pour la maîtrise des deux hommes qui sont en moi. » C'est ainsi que je méditais sur ces dix ans passés.

Puis, portant mes pensées vers l'avenir, je me demandais à moi-même : « S'il t'était donné par hasard de prolonger ta vie éphémère durant deux lustres encore, et de t'approcher autant de la vertu durant ce temps que durant ces deux années, tu t'es éloigné de ton arrogance première à cause du combat qui a opposé ta nouvelle volonté à l'ancienne, ne pourrais-tu pas alors, sinon avec certitude, du moins en gardant l'espoir, affronter tranquillement la mort à quarante ans et ne pas te soucier de ce reste de vie qui s'en va vers

la vieillesse. »

Ce sont ces pensées et d'autres semblables qui me traversaient l'esprit, cher père. Je me réjouissais de mes progrès, je pleurais sur mes imperfections et m'apitoyais sur l'instabilité commune à tous les actes humains. Il me semblait que j'oubliais en quelque sorte où j'étais venu, et pourquoi, et la façon dont j'y étais parvenu, jusqu'au moment où, mettant de côté des pensées qui auraient été plus opportunes en un autre endroit, je me mis à regarder autour de moi et à voir ce pour quoi j'étais venu — en effet, le soleil qui baissait déjà et l'ombre de la montagne qui grandissait m'avaient comme sorti de mon sommeil et averti que le temps de partir approchait — et je me tournai pour regarder du côté de l'occident.

On ne peut de cet endroit apercevoir les Pyrénées, qui constituent la frontière entre la France et l'Espagne, non pas à cause de quelque obstacle qui s'y interpose, que je sache, mais à cause de la limite de la vue humaine. On pouvait voir très distinctement à droite les montagnes de la province de Lyon, à gauche la mer de Marseille et celle qui baigne Aigues-Mortes, à une distance de quelques jours de route. Sous nos yeux se trouvait le Rhône lui-même.

[Méditation sur Augustin]

Et pendant que j'admirais tous ces endroits un à un, que tantôt me venaient à l'esprit des pensées terrestres, tantôt j'élevais mon esprit à l'exemple de mon corps à des pensées plus hautes, il me sembla bon de jeter un oeil aux *Confessions* d'Augustin, un présent que m'avait fait ton amitié. C'est un livre qu'en souvenir de son auteur et de celui qui me l'a donné je porte toujours sur moi et que j'ai toujours entre les mains. C'est un livre d'un bien petit format, gros comme le poing, mais d'une infinie douceur.

Je l'ouvre, pour y lire ce que j'y rencontrerais. Que pouvais-je y rencontrer, qui ne fût plein de piété et de dévotion ? Par hasard me tomba sous les yeux le dixième livre. Mon frère, qui attendait de ma bouche une parole d'Augustin, était tout oreilles. J'en prends à témoin Dieu et mon frère qui était présent, les premières paroles sur lesquelles je portai mes yeux furent celles-ci : « Dire que les hommes s'en vont admirer les cimes des montagnes, les vagues énormes de la mer, le large cours des fleuves, les plages sinueuses de l'Océan, les révolutions des astres, et qu'ils ne font même pas attention à eux-mêmes ! »

J'en demeurai saisi d'étonnement, je l'avoue, et demandant à mon frère qui désirait écouter encore de ne pas me déranger, je fermai mon livre irrité contre moi de ce que j'admirais en ce moment même les choses terrestres, moi qui depuis longtemps aurais dû apprendre des philosophes païens qu'il n'y a rien qui soit digne d'admiration en dehors de l'âme, au regard de laquelle il n'y a rien de grand. Bien satisfait désormais d'avoir vu cette montagne, je tournai en moi-même les yeux de mon esprit et, à partir de ce moment, plus personne ne m'entendit parler tant que nous ne fûmes pas parvenus en bas de la montagne. Ces paroles m'avaient tenu suffisamment occupé dans mon silence.

Je ne pouvais me persuader que cela était arrivé par hasard, mais je pensais que ce que j'avais lu avait été écrit pour moi et non pour un autre. Je me rappelais ce que le même Augustin avait pensé de lui-même autrefois, quant à la lecture du livre de l'apôtre, comme il le rapporte, il rencontre d'abord ces paroles : « Ne vivez pas dans les festins, dans les excès de vin, ni dans les voluptés impudiques, ni dans les querelles et les jalousies, mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter la chair dans ses convoitises ! »

Cela était déjà arrivé auparavant à Antoine, ayant lu ces paroles de l'évangile : « Si tu veux être parfait, va vendre tes biens, donne-les aux pauvres, puis viens et suis-moi, et tu auras

un trésor dans le ciel ! » comme si elles avaient été écrites pour lui, comme le dit Athanase, son biographe, il prit pour lui l'ordre du Seigneur.

Et comme Antoine, après avoir entendu ces paroles, ne chercha pas autre chose, et comme Augustin, après avoir lu ce passage, ne continua pas plus loin sa lecture, c'est ainsi que pour moi aussi toute ma lecture s'arrêta aux quelques paroles que j'ai citées. Et je pensai en silence à quel point les mortels manquent de sagesse, eux qui négligent la plus noble partie d'eux-mêmes, pour se disperser de tous côtés et s'épuiser dans de vains spectacles, en cherchant au dehors ce qu'ils pourraient trouver à l'intérieur d'eux-mêmes. Et j'admirai quelle serait la noblesse de notre âme, si elle ne s'était pas volontairement abâtardie pour s'éloigner de son origine et n'avait pas tourné à sa honte les dons que Dieu lui avait faits pour l'élever.

Combien de fois, penses-tu, ce jour-là, me suis-je retourné sur le chemin du retour pour regarder le sommet de la montagne ! C'est à peine si elle m'a semblé de la hauteur d'une coudée en comparaison de la hauteur de la contemplation humaine, si toutefois on ne la plongeait pas dans la boue de la turpitude terrestre. Une autre pensée se présentait à moi à chaque pas : si je n'ai pas été ennuyé de tant suer et de tant peiner, pour faire approcher mon corps un peu plus près du ciel, quelle croix, quelle prison, quel tourment pourraient terrifier une âme qui s'approche de Dieu, en foulant aux pieds la cime orgueilleuse de l'arrogance et le sort des mortels ? Et cette autre : combien sont-ils, ceux que la crainte de souffrir ou le désir de jouir ne détourne pas de cette route ? trop heureux celui-là, s'il s'en trouve un. De lui je penserais bien qu'a voulu parler le poète :

Heureux qui a pu connaître le principe des choses,
Qui a foulé aux pieds toutes les craintes, l'inexorable destin
Et tout le bruit fait autour de l'insatiable Achéron !

Oh, combien devons-nous nous donner de peine, non pour fouler sous nos pieds une terre plus haute, mais bien nos appétits qui proviennent d'impulsions terrestres ! En proie à ces mouvements de mon esprit agité, sans prêter attention aux pierres du chemin, je revins en pleine nuit à la cabane rustique d'où j'étais parti avant le jour, et la pleine lune nous apportait dans notre marche un secours bienvenu.

Puis, pendant que les serviteurs s'affairaient à préparer le repas, je me suis retiré dans un coin de la maison pour t'écrire cette lettre à la hâte et d'un seul trait, de peur que, si je l'avais remise à plus tard, mon désir de t'écrire ne vînt à se refroidir, car mes sentiments auraient peut-être changé dans un autre endroit.

Vois donc, très cher père, à quel point je ne voudrais rien cacher à tes yeux, moi qui t'ouvre avec tant de soin non seulement ma vie entière, mais chacune de mes pensées. Prie Dieu, je te le demande, qu'elles se fixent un jour, elles qui sont depuis si longtemps indécises et instables, et que, après avoir été ballottées inutilement, elles se tournent vers ce qui est unique, bon, vrai, certain et stable.

Adieu

Malaucène, le 26 avril

Pétrarque, *Lettres familières*, IV, 1,

traduction du latin par Christophe Carraud et Frank La Brasca.

Tags :

Anthologie

Pétrarque
